

Classique et jazz

Cette rubrique présente une sélection des disques et DVD récemment parus. Les « maestros » de *Pianiste* distinguent tout particulièrement ceux qui, selon nous, ont marqué ou marqueront la discographie.

JEAN SÉBASTIEN BACH
(1685-1750)

PIANISTE
Maestro



Le Clavier bien tempéré (Livre I)

Céline Frisch (clavier)

Alpha 2 CD 221. 2014. 1 h 43'

■ Les premières mesures du célèbre *Prélude en do majeur* laissent deviner de quel œil Céline Frisch va lire ce premier livre : panoramique et scrutateur, toujours dans l'anticipation, assimilant les mesures avec régularité. La texture se montre en effet aérée, claire et homogène. Ce même prélude dévoile également les doigts amenés à feuilleter le cahier : incroyablement souples malgré une allure décidée, capables d'aménager des menues variations de tempo, de faire attendre le 1^{er} temps pour mettre en valeur un accord ou un changement de degré. Avec cet appareil d'une redoutable efficacité, l'artiste signe l'une des versions les plus accomplies d'une œuvre à la discographie pourtant de haut niveau.

Cette claviciniste au toucher désarmant de naturel (le cantabile du *Prélude n°6*) va ainsi rappeler la richesse de cette musique, sans jamais se croire obligée de la souligner. Une

conception très sûre de l'architecture organise en effet chaque prélude et fugue comme une paire indissociable, avec question et réponse, la première exposant le problème, la seconde le résolvant en une rhétorique toujours limpide. Céline Frisch n'a pas besoin de hausser la voix, de se contorsionner, ni de prendre la pose pour se faire entendre : ses doigts restent ses meilleurs porte-parole. Ainsi se garde-t-elle d'indiquer les moments graves (*Fugue n°4*, *Prélude n°8*, *Fugue n°12*, *Prélude n°24*) d'un geste chargé d'intentions, d'amidonner la majesté naturelle d'une fugue (n°19) ou de forcer le sourire évident d'un prélude (n°5, mutin et irrésistible).

Sa maîtrise du clavier lui autorise des légers décalages entre les deux mains pour nourrir le son (*Prélude n°4*), sans jamais atténuer la netteté des attaques ni la justesse du trait. Aline Blondiau a su placer ses microphones à bonne distance, de façon à laisser le clavier d'Anthony Sidey et de Frédéric Bal, d'après un Silbermann, se déployer dans une acoustique naturelle d'église. L'auditeur semble alors installé dans un environnement favorable à une écoute concentrée, en parfait accord avec cette interprétation magistrale.

Philippe Venturini

LUDWIG VAN BEETHOVEN

(1770-1827)

PIANISTE
Maestro



Symphonie n°9 opus 125 (transcription de F. Liszt)

Yury Martynov (piano)

Alpha Classics 227. 2015. 1 h 10'

■ Un piano ou deux pianos ? Avec ou sans cœur ? Le dilemme se pose avec la *Symphonie n°9*. D'autant plus que Yury Martynov achève son cycle beethovenien – on sait aujourd'hui qu'il est le plus abouti et original de la discographie – avec le Blüthner de 1867 appartenant à la collection d'Edwin Beunk. Le même instrument qui nous avait légèrement déçu dans les *Symphonies n°3* et *n°8*. Là où nous pensions entendre une lecture d'une grande finesse polyphonique, nous sommes en réalité surpris par la puissance sonore. Les micros, placés autrement que dans les volumes précédents, captent le défi proprement surhumain de Martynov : endosser les costumes du pianiste et du chef d'orchestre à la fois.

Il pense à la masse sonore des pupitres et, comme le souhaitait Liszt, équilibre les voix, non en les surchargeant, mais en les allégeant. Le travail du transcritteur consiste bien souvent à soustraire les notes, et non à en ajouter... C'est donc

d'une « réorchestration » (au piano) dont il faut parler ! J'avoue avoir été sidéré, tout d'abord, par l'impulsion nerveuse au service d'une conception grandiose de l'œuvre. Ensuite, par la vérité – il n'y a pas d'autre terme – de l'interprétation. Faites le test : passez alternativement d'une version symphonique (sur instruments anciens) à cette transcription. On confond rapidement les deux. Le rebond des percussions, la frénésie des étagements sonores, le souffle épique, l'héroïsme trépidant, la virtuosité du rubato même, la projection du chant dans l'*Adagio*, l'illusion des crescendos dans le finale... Il y a dans cette lecture autant de mystère que d'ardeur spirituelle. On franchit ainsi les portes du romantisme à l'époque de Liszt et de Habeneck, le chef français dont Wagner disait que lui seul restituait la grandeur des symphonies de Beethoven. Quel orchestre ! Pardon : quel pianiste !

Stéphane Friédérich

JOHANNES BRAHMS

(1833-1897)

PIANISTE
Maestro



Intégrale de l'œuvre pour piano seul

Geoffroy Couteau (piano)

La Dolce Volta 6 CD LDV170.5.

2015. 6 h 31'

■ On ne peut qu'être admiratif devant la volonté d'un artiste – et l'engagement du label – qui a consacré tant d'énergie à la réalisation d'un projet aussi ambitieux : enregistrer tout Brahms ! Ce compositeur qui vidait les salles de concert parisiennes après guerre...

Geoffroy Couteau a choisi un ordre chronologique qui fonctionne remarquablement bien, tant l'écriture de Brahms évolue au fil des ans. De manière étonnante, le toucher, la respiration de l'interprète suivent ce processus qui nous porte des influences combinées de Beethoven et Schumann vers une écriture de plus en plus épurée (quant à la quantité de notes !), mais dense sur le plan polyphonique. Les caractères des variations, des Klavierstücke, des sonates (autant de titres déconnectés de tout élément littéraire, contrairement au modèle schumannien) sont puissamment différenciés.

L'écoute prolongée laissait craindre une forme de monotonie. C'est tout l'inverse qui se produit, une sorte de libération d'un pianisme qui voit loin et apprécie, à l'instar de grands crus, la caudalie de chaque pièce. Le piano – magnifique Steinway charpenté et racé à la fois – s'épanouit dans un espace naturel. Que l'expression soit tourmentée ou bien recueillie, rien, dans cette

somme, n'apparaît forcé ou empreint de maniérisme. Le sentiment d'évidence ne se produit généralement qu'en concert et si rarement dans une intégrale (la dernière en date fut celle de Julius Katchen). C'est l'esprit de la confession qui prévaut ici (le cheminement d'une vie jusqu'à la résignation), mais à une échelle telle, que nous redécouvrons, à la fin de l'écoute, la valeur humaine et musicale de cette musique. À l'évidence, elle clôt le romantisme tout en se révélant étonnamment prémonitoire sur le plan harmonique. Voilà l'une des grandes réalisations pianistiques de l'année. S. F.

FRÉDÉRIC CHOPIN

(1810-1849)



Préludes opus 28. Nocturne opus 48 n°1. Sonate n°2 opus 35. Polonaise opus 53

Seong-Jin Cho (piano)

Deutsche Grammophon 4795332.

2015. 1 h 12'

■ Vainqueur en octobre dernier du XVII^e Concours Chopin de Varsovie, le pianiste coréen est l'élève de Michel Béroff au Conservatoire de Paris. Deutsche Grammophon a sélectionné certaines de ses prestations lors des éliminatoires. ☒